

Automne... octobre à Alger

Élie Castiel

Numéro 164, mai 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59530ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (1993). Compte rendu de [*Automne... octobre à Alger*]. *Séquences*, (164), 49–50.

de constater que ces deux histoires s'imbriquent l'une dans l'autre jusqu'à s'influencer mutuellement. Et cette construction originale vient de ce que notre Prigent a fait de Léa et Marianne des complices de toujours sous la bannière de l'amitié. C'est ce qu'on appelle avoir le compas dans l'oeil et l'originalité à la boutonnière.

Une fois le manège bien en selle, le spectateur se rend compte que cette construction originale donne naissance à des jeux de contrastes aussi intimistes que jubilatoires. Il faut savoir que nos deux couples naviguent dans la quarantaine plus ou moins avancée. En s'amourachant d'une jeune admiratrice, David a peur de mourir idiot, tandis que Nino craint de mourir sans une progéniture qui témoignerait d'un amour aussi fidèle qu'incandescent. Léa a investi dans la durabilité d'une union tout en étant heureuse dans sa profession. Et voilà que l'investissement semble donner dans la faillite. Marianne, une acupunctrice chevronnée, a toujours cru qu'il fallait se méfier des mélodies amoureuses aux lendemains qui déchantent. Et voilà qu'elle en pince pour un Italien rencontré à l'occasion d'une banale massothérapie. Nos amoureuses s'expriment sous la gouverne d'une économie quasi constante dans les gestes et dans la voix. Par contraste, Nino déploie force gestes et s'abandonne à des déclarations fracassantes: «Pour être heureux, il faut faire l'amour 87 fois par jour!» Et Nino qui est un manuel fait bande à part dans ce milieu intellectuel. En somme, tous ces contrastes étonnants viennent du fait que Johanne Prigent a su observer avec finesse deux couples dont l'un arrive à son déclin, tandis que l'autre prend son envol sur le sommet d'un volcan radieux. Une telle habileté dans l'art de raconter deux histoires de couple mérite une couple d'applaudissements.

Dans **Les Amoureuses**, tout fonctionne par couple. On dirait une petite arche de Noé. En sus des deux couples dont nous venons de parler, il

ne faut pas oublier le couple Camille-Perdican d'Alfred de Musset et les comédiens qui les incarnent. Certains ont vu dans le couple formé par Louise Portal et Kenneth Welsh une allusion politique aux deux solitudes qui cohabitent difficilement dans notre pays sans bon sens. Mais l'ensemble du film n'incline pas vers une quelconque interprétation de ce genre. Ici, il n'est question que d'amour et tout le reste n'est qu'extrapolation littéraire.

Comme pour bien nous signifier que son film se veut intimiste, Johanne Prigent collectionne les intérieurs avec peu de personnages. Des séquences plutôt courtes donnent une vitalité certaine à des dialogues qui auraient pu nous enquiquiner. On sent que la réalisatrice n'a conservé dans son montage que des conversations susceptibles de faire évoluer ses personnages. Et c'est très bien ainsi. Je m'en voudrais de ne pas souligner que la montre de notre réalisatrice est à l'heure du Québec d'aujourd'hui. Son Montréal est cosmopolite. Nos amoureuses ont des conjoints d'une origine étrangère qui semblent avoir adopté la laine du pays sans renier leur passé. La petite musique de chambre de Pierre Desrochers fait chambre commune avec l'atmosphère de ce film. D'ailleurs, la facture du film m'a fait penser à une sonate pour deux claviers. Une sonate en amour mineur pour le couple David-Léa. Une sonate en amour majeur pour le couple Nino-Marianne. Et tous les acteurs donnent dans la note juste.

Pourquoi, en amour, perd-on si facilement la tête? C'est pour que le coeur prenne toute la place. Devant le couple Nino-Marianne, c'est la seule explication que je me suis donnée. **Les Amoureuses**, c'est un film qui pose des questions pertinentes sur la peur de l'engagement, le beau risque d'aimer et l'avenir du couple. Pour ne rien vous cacher, je vous dirai que j'ai eu un coup de coeur pour **Les Amoureuses**. J'en suis tombé amoureux.

Janick Beaulieu

LES AMOUREUSES — Réal.: Johanne Prigent — Scén.: Johanne Prigent — Phot.: François Protat — Mont.: Dominique Fortin — Mus.: Pierre Desrochers — Son: Richard Besse — Déc.: Louise Jobin — Cost.: Louise Jobin — Int.: Louise Portal (Léa), Léa-Marie Cantin (Marianne), Kenneth Welsh (David), Tony Nardi (Nino), Sophie Lorrain (la costumière), David LaHaye (l'acteur), Macha Limonchik (l'actrice) — Prod.: Louise Gendron — Canada (Québec) — 1992 — 99 minutes — Dist.: Ciné 360.

Automne... octobre à Alger

C'est bien dans la nature des choses que tout auteur ait droit à revendiquer l'originalité de son oeuvre. Mais la profession de critique étant ce quelle est, il nous est souvent permis, ne serait-ce que par déformation professionnelle, de mettre l'objet que nous analysons en regard de celui d'un autre. Dans le cas de Malik Lakhdar-Hamina, ce libre choix apparaît comme un impératif si l'on considère qu'il est le fils d'un des dignes pionniers du cinéma algérien, pour ne pas dire simplement maghrébin.

À l'instar de Mohammed Lakhdar-Hamina, l'auteur de **Automne... octobre à Alger** croit fermement au

Automne...
octobre à Alger



pouvoir qu'exerce le cinéma sur le public, tout en l'informant et le faisant réagir. Ce public, c'est d'abord celui du pays qu'il représente, même si, au fond, le film dont il est question se doit d'émettre un message à portée universelle. Comme son père-réalisateur, Malik Lakhdar-Hamina se veut cinéaste-historien, témoin de la mémoire. Et c'est là que s'arrêtent les dénominateurs communs qui unissent

le cinéma du géniteur à celui de son fils. Car si l'on en juge par le résultat, nous concédons qu'**Automne... octobre à Alger** est l'oeuvre d'un réalisateur dont l'originalité et la pugnacité dans la démarche nous laissent aussi bien enflammés qu'émus.

Dans l'Alger de 1988, l'histoire de Djihad et de sa famille est celle de toutes les familles algériennes qui vivent dans l'incertitude sociale et politique et le plus banal des quotidiens. L'intrusion dans cet univers clos est tout d'abord ponctuée d'anecdotes journalières: conflits entre certains membres de la même famille, magouilles, relation privilégiée entre Djihad et sa jeune femme Amel, solidarité du groupe.

Cette première partie sert de mouvement stratégique pour annoncer le dénouement, véritable thématique du film. À mesure que le récit avance, la tension monte de plus en plus jusqu'à la percée finale. Mais chaque épisode est significatif d'un sous-thème bien particulier. Existe-t-il alors un lien entre le drame familial et celui qui se joue dans le pays?

Lala Kheira, la mère, assure la continuité et la force intérieure du noyau familial. Soumise, elle abandonne tout combat. Ne représente-t-elle pas la condition de la femme algérienne? La seule femme du groupe qui semble libérée est Amel, la compagne de Djihad. Et c'est bien parce qu'elle est animatrice à la radio et qu'elle se bat pour une meilleure condition de celles de son sexe. Elle finit elle-même par abandonner temporairement le combat, quand elle décide d'aller se réfugier à la campagne. On soulignera que son compagnon la soutient dans sa quête de liberté, même si son attitude est plus militante. Après tout, n'est-ce pas le cinéaste lui-même qui tient ce rôle? Cet effet miroir en dit long sur la vraie nature du film, véritable introspection de la conscience d'un peuple.

Plutôt que d'exploiter sa femme, Djihad préfère lutter pour la survie du groupe, et cet engagement est d'autant

plus dur, qu'il tente de poursuivre une carrière de musicien dans un pays où le taux de chômage atteint des proportions démesurées. Il y a aussi Hakim, son frère, l'autre homme du groupe, islamiste et intégriste. Entre la mosquée et la maison, il exerce un pouvoir de tyran, imposant à son entourage des interdits.

Le drame qui se joue autour de cette famille est celui qui se trame dans tout le pays, une nation enfermée dans des rituels mystiques et religieux et bafouée par un pouvoir politique étatique et corrompu, dont le népotisme institutionnalisé souligne toutes les injustices. Sans oublier le machisme environnant.

Mais par une journée d'octobre, des jeunes algériens descendent dans la rue, occupant et détruisant les symboles du pouvoir. C'est le marasme total, le chaos total mais, en même temps, les premiers signes d'espoir, même si, par la suite, les événements n'augurent rien de bon.

Évitant de fonctionner comme pur spectacle, le cinéma de Malik Lakhdar-Hamina éclaire l'Histoire bien plus qu'il ne l'illustre. Cette «chronique des années de plomb» introduit un personnage populaire, Zombretto, clochard, mais sage, pour qui le rêve de l'indépendance a tourné à la désillusion et à la tragédie. Ses paroles résonnent comme un commentaire en voix-off qui, en juxtaposition avec des documents d'archives, permettent au film d'accéder au rang du documentaire, la fiction n'étant qu'un accessoire.

Si l'indépendance a mis fin à la colonisation, l'Histoire a démontré que l'ordre colonial, avec tous ses codes répressifs, a été remplacé par la dictature d'un parti unique où le pouvoir, le favoritisme et la corruption ont tout simplement paralysé la nation allant jusqu'à la stagnation morale. Dès la première image, métaphore biblique sur une des plaies d'Égypte, le cinéaste marque bien son propos. Et tout le long du film, nous aurons appris que l'Histoire souvent se répète.

À l'heure où de nombreux cinéastes occidentaux se tournent vers des produits de pure évasion, un réalisateur maghérien, à peine âgé de trente ans, nous présente, avec courage et maîtrise, la réalité actuelle de son pays.

Élie Castiel

AUTOMNE... OCTOBRE À ALGER — Réal.: Malik Lakhdar-Hamina — Scén.: Lakhdar-Hamina et Arezki Bouaziz — Phot.: Youcef Sahraoui — Mont.: Youcef Tobni — Mus.: Safy Boutella — Son: Dominique Vieillard — Déc.: Mohammed Boudjemaa — Cost.: Habel Boukhari — Int.: Malik Lakhdar-Hamina (Djihad Bensoltane), Nina Koriz (Amel Bensoltane), Merwan L-H (Momo), Mustapha El-Anka (Zombretto), Doudja (mère Djihad), Rachid Fares (Ramses), Halima Hanetite (Belinda) — Prod.: Tarek Lakhdar-Hamina — Algérie/France — 1992 — 93 minutes — Dist.: Prima Film.

L.627

La drogue a souvent servi de prétexte à des sujets de films, pour glorifier des représentants de l'ordre purs et durs, menant une lutte sans merci contre les trafiquants et les caïds de ce milieu. On romance leur vie, leurs exploits, et aux yeux du spectateur ils deviennent des héros, quand on ne renverse pas les rôles pour faire l'apologie de truands. En fait, rarement s'est-on attardé à critiquer les forces de l'ordre et les pouvoirs en place qui sont confrontés à ce fléau.



Didier Bezace et compagnie dans L.627

À la suite de la prise de conscience que son propre fils, Nils⁽¹⁾, avait développé un sérieux problème de drogue, Bertrand Tavernier s'est attaqué à ce sujet en se concentrant sur la chasse aux gros trafiquants. Avec l'aide d'un ancien enquêteur de